

Souvenirs d'Allemagne [suite]

Autor(en): **Duverger, Cyprien**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **40 (1911)**

Heft 20

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041402>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fiques sur la psychologie de l'écolier, les *Enfants anormaux* et, tout dernièrement, le très remarquable essai de *Mesure du développement de l'intelligence chez les enfants*. Ce dernier ouvrage, M. Claparède, professeur à l'Université de Genève, a pu le taxer, sans exagération, de génial; il permet, à l'aide de questionnaires bien choisis et gradués, de se rendre compte, en quelques minutes, avec une approximation suffisante, du degré d'arriération ou d'avance de l'intelligence d'un enfant sur son âge et sur sa classe.

Ce souci de l'application pratique de la pédagogie à l'éducation est une des caractéristiques de l'œuvre d'Alfred Binet. Et ses conseils sont ceux d'un théoricien sans doute, mais d'un théoricien qui connaît parfaitement la pratique et les nécessités de l'enseignement, qui a essayé d'abord leur possibilité et leur efficacité et dans sa classe de la rue Grange-aux-Belles et dans d'autres écoles où il avait accès. Ils sont tous réalisables et la pédagogie actuelle est en train de les réaliser. Alfred Binet a donc été plus et mieux qu'un savant: il a été un homme d'action. E. DÉVAUD.

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

DE

Nicolas DESPRÉS

ANCIEN INSTITUTEUR FRIBOURGEOIS

PUBLIÉS ET COMPLÉTÉS

Par Cyprien DUVERGER

I. A WIESBADE

(1861-1862)

(Suite)

6. Le culte catholique allemand.

Le culte catholique est partout beau, édifiant et sublime, quand il est l'expression d'une foi pure et ardente, et qu'il s'adresse au cœur de l'homme. Cependant il varie, pour la

forme et certains usages, avec le caractère et l'esprit des nations : en pays romans, plus fleuri, plus gracieux et plus pompeux, il parle de préférence aux sens et à l'imagination ; en pays germaniques, où les peuples sont plutôt portés à la méditation, le culte revêt des formes plus austères, prend un caractère plus profond, plus mystique et plus persuasif. Entrez dans une église allemande, vous serez le plus souvent frappé de la simplicité de ses ornements, mais vous y trouverez, pour l'ordinaire, une grave et digne architecture qui vous dispose tout d'abord au recueillement ; peu ou point d'oripeaux : les principaux ornements sont des autels dont l'architecture seule fait la beauté ; des œuvres d'art telles que tableaux, statues, fresques provenant de maîtres habiles, sculptures sur bois des plus précieuses et de tous les âges, etc. Pour les grandes solennités on orne aussi splendidement les églises, mais pas de bigarrures choquant le goût et le sentiment esthétiques ; on décore avec des tentures et des bannières luxueuses ; les autels, jusqu'à leur large base, sont artistement garnis de verdure, c'est-à-dire de plantes naturelles venant des serres de jardiniers. La plupart des églises possèdent leur petite serre, dans laquelle on entretient les plantes nécessaires à leur ornementation. Ces longs « mais » de fleurs artificielles et de clinquant de mauvais goût dont on surcharge, ailleurs, les autels, sont, avec raison, bannis des églises allemandes.

Mais ce qui donne son cachet intime et caractéristique au culte catholique allemand, ce qui le relève tout particulièrement et qui ne manque jamais de produire sur l'étranger une profonde et ineffaçable impression, c'est le chant religieux. Tandis que chez nous et partout ailleurs tout se chante en latin par un chœur de quelques chantres¹, ou, au mieux aller, par un chœur mixte, avec accompagnement d'orchestre plus ou moins tapageur, en Allemagne — du moins dans la plupart des diocèses — les chants sont en langue populaire, exécutés à l'unisson par tous les fidèles réunis. Qu'on se figure l'effet produit par ces chants, lorsqu'ils sortent de milliers de poitrines à la fois ! Ils sont puissants, entraînants et sublimes ; c'est l'âme unie de la foule qui s'exhale avec un saint enthousiasme vers les régions où trône l'Éternel ; il n'y a pas une fibre de l'âme que cet épanchement mélodieux dans le sein du Père céleste ne fasse

¹ Qui, selon le caprice qui les prend se mettent en grève, phénomène curieux dont j'ai été témoin dans une grande paroisse du canton de Fribourg, lors de la Fête-Dieu de l'an 1910, où deux chantres seulement chantaient les hymnes de la procession.

puissamment vibrer. Ces flots d'harmonie vous rappellent ce que saint Ambroise disait du chant des premiers chrétiens le comparant au bruit de la mer en courroux.

Certes, je me garderai bien de dénigrer le chant grégorien, qui a ses beautés incontestables; cependant il est bien loin de produire sur les masses le même effet que les chants en langue populaire exécutés par toute une assistance de fidèles; car, la main sur le cœur, qu'on me dise ce que font les fidèles pendant qu'on chante à la tribune; s'associent-ils en esprit du moins, aux chants des Offices: à leurs mélodies et au sens de leurs textes? Chacun d'eux est censé lire dans son *Paroissien* les prières de circonstance, et — cela va sans dire — sans trop s'inquiéter de ce que chante le chœur des chantres. D'autres n'assistent-ils pas aux offices les bras croisés, insensibles aux roulades latines de quelques voix, et la pensée errant partout ailleurs excepté à l'église? Combien d'autres n'assistent pas aux Offices parce que le rôle absolument passif auquel tout fidèle y est condamné, ne les y attire plus.

A ce sujet, je ne puis m'empêcher de rapporter l'étrange phénomène qui se produisit il y a quatre ou cinq ans dans notre vénérable cathédrale.

Pour répondre aux vœux du Saint-Siège, l'autorité ecclésiastique locale introduisit de force le chant grégorien en la dite cathédrale. Il se forma donc, sous l'habile direction de notre organiste, un chœur d'hommes et de garçons n'exécutant rigoureusement que les chants liturgiques latins. La foule des fidèles, qui se pressait jusqu'au pied des autels, forcément dut se taire, et les voûtes du lieu saint ne retentirent plus des graves et puissantes mélodies populaires; l'orgue, ce colossal et brillant chef-d'œuvre de sept mille tuyaux, devint monotone, banal et presque superflu. Privés de leur concours direct au chant sacré, les fidèles finirent peu à peu par désertier les Offices de la cathédrale, se dispersant dans les différentes églises directoriales de la ville, où l'on avait prudemment maintenu le chant populaire. Quelle fut la conséquence de cette révolution toute passive? C'est que notre Curé de ville — qui est toujours celui de la Cathédrale — se vit obligé de réintégrer le chant populaire, s'il ne voulait pas courir risque d'officier pour des banes vides. Cette mesure de sagesse eut un plein succès, car au bout de quelques semaines notre église paroissiale, la cathédrale, regorgeait de fidèles, heureux de chanter à pleins poumons leurs cantiques de prédilection. Mais poursuivons notre exposé.

Pendant les Offices, point d'Offertoire où, dans les circonstances de deuil, de mariages, de baptêmes, etc., les fidèles directement intéressés vont à la file déposer sur l'autel leur offrande. La belle et touchante coutume du *pain bénit*, qui symbolise si fidèlement les agapes des premiers chrétiens, fait regrettablement défaut dans le culte allemand. Point de collecte pour « les âmes du Purgatoire », ni pour différentes confréries; mais à chaque Office du dimanche et des fêtes, au service de l'après-midi, au mois de Marie, au Chapelet du mois d'octobre, dans les messes basses du dimanche, il y a collecte pour les pauvres, et, à certaines époques de l'année, pour les *Conférences de Saint-Vincent de Paul*, pour le *Denier de Saint-Pierre*, pour la *Société de Saint-Boniface* ou la *Diaspora*. Tout le monde donne et met son obole dans la bourse qu'un sacristain en soutane présente aux fidèles au bout d'un manche démesurément long. Aux grands jours de solennités, c'est ordinairement un membre du Conseil paroissial qui, en costume de gala et tendant une bourse brodée d'or, procède à ces fonctions. Chaque fois, ces collectes rapportent d'importantes sommes, à tel point que leur produit annuel se monte — chez nous — à 18 ou à 20 mille marcs au profit des pauvres.

L'après-midi des dimanches et fêtes il n'y a pas de vêpres proprement dites, mais bien ce qu'on appelle *Nachmittagsandachten* (dévotion ou services de l'après-midi). Ici, les prières du prêtre alternent avec les prières et les chants de l'assistance. Ce service commence et se termine chaque fois par la bénédiction du Saint Sacrement. Dans certaines églises, entre autres dans celles de l'ancien duché de Nassau et de Hesse grand-ducale, les bénédictions revêtent un caractère particulièrement solennel : au moment où le prêtre tourne l'ostensoir vers les fidèles, deux bannières aux couleurs nationales, portées par des enfants de chœur, s'inclinent en se croisant, des deux côtés de l'autel, devant le Saint des Saints, en signe de suprême hommage de tout un peuple au Très-Haut. Voilée par les plis des augustes symboles de la patrie, au milieu des vapeurs bleuâtres de l'encens montant vers le ciel, aux graves et mélodieux accents du *Heilig, heilig, heilig!* de la foule recueillie, la divine Eucharistie vous apparaît dans toute sa majesté mystique.

Je ne saurais terminer ce chapitre sans relever un phénomène religieux étonnant pour un catholique étranger au culte allemand : c'est qu'à certaines époques de l'année ecclésiastique, à certaines fêtes communes aux deux grandes

confessions chrétiennes, il n'est pas rare d'entendre, en passant aussi bien devant une église catholique qu'à côté d'un temple protestant, chanter avec le même enthousiasme religieux, les mêmes hymnes sur les mêmes mélodies; c'est le cas au temps de l'Avent, pour l'hymne caractéristique et si impressionnante du *Tauet, Himmel, den Gerechten; Wolken, regnet ihn herab!*¹ Aux fêtes de Noël, cet angélique cantique, le cantique de Noël par excellence :

« Stille Nacht, heilige Nacht!
« Alles schläft, einsam wacht
« Nur das hochheilige Paar.
« Holder Knabe im lockigen Haar,
« Schlaf' in himmlischer Ruh! »

ne se chante pas seulement à l'église, il retentit dans toutes les familles chrétiennes réunies autour de l'Arbre de Noël resplendissant de lumière. La mélodie de ce divin Noël est si suave et si céleste qu'irrésistiblement elle vous transporte dans les régions éthérées d'où les anges annoncèrent aux bergers la venue du divin Enfant. Puis, pendant les fêtes de Noël encore, vous entendez dans les églises des deux confessions cette touchante et poétique paraphrase de l'Antienne, *O Radix Jesse* :

« Es ist ein' Rose entsprungen
« Aus einer Wurzel zart;
« Wie uns Propheten sungen:
« Aus Jesse kam die Art. »

Je voudrais pouvoir reproduire en entier la sublime hymne suivante, commune aux deux confessions, que les catholiques chantent pendant tout le carême, et les protestants à l'époque de la Passion; elle exprime d'une manière profondément émouvante, soit par le texte, soit par la mélodie, l'indicible tristesse et douleur qu'inspire à tout chrétien la Passion du Sauveur; j'en donne les trois couplets suivants :

« O Haupt voll Blut und Wunden,
« Voll Schmerz bedeckt mit Hohn,
« O göttlich Haupt, umwunden
« Mit einer Dornenkron'!
« O Haupt, das anderer Ehren
« Und Kronen würdig ist,
« Sei mir mit heissen Zähnen
« Viel tausendmal gegrüsst!

¹ *Rorate cæli desuper, et nubes pluant Justum!*

« Ach Herr, was du erduldet,
« Ist alles meine Last ;
« Ich habe das verschuldet,
« Was du getragen hast.
« Ich, Jesu, bin's, ich Armer,
« Der dies verdienet hat.
« O tilge, mein Erbarmer,
« Doch meine Missetat !

« Wann ich einst werde scheiden,
« O dann verlass mich nicht ;
« Sei auch in Todesleiden
« Mein Trost, mein Heil, mein Licht !
« Wenn mir am allerbängsten
« Einst um das Herz wird sein,
« Dann reiss mich aus den Aengsten
« Kraft deiner Angst und Pein !

A Pâques, c'est le *Christus ist erstanden*, le plus ancien cantique allemand, datant du XII^{me} siècle ; à la Pentecôte, le *Geist der Wahrheit et Komm, heiliger Geist !* J'en passe bien d'autres encore — autant de cantiques datant d'avant la Réformation et que Luther a fait passer dans son Eglise textuellement ou avec de légères variantes adaptées à la doctrine du « Nouvel Evangile », ou paraphrasés — pour faire une mention particulière du *Te Deum* allemand, qui est absolument le même chez les protestants que chez les catholiques. soit pour le texte, soit pour la mélodie. Quand on l'entonne, ce *Grosser Gott, wir loben dich*, aucune poitrine ne reste fermée, tous chantent dans une sainte et suprême ardeur. Le *Grosser Gott*, exécuté par plusieurs milliers de fidèles à la fois, est d'une puissance tellement extraordinaire qu'il couvre l'impétueuse voix d'un orgne jouant à pleins registres.

Ces hymnes sublimes, qui rappellent à nos frères séparés leur origine antérieure à la Réformation, sont encore d'éloquents et d'intimes traits d'union entre les deux grandes confessions chrétiennes. Chantées dans une commune foi en Jésus-Christ, elles font naître en nous l'espoir d'une réunion définitive, bien que lointaine encore, où il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur. Dans cet ineffable sentiment de bonheur, je salue déjà le jour où catholiques et protestants, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, confondus dans une même doctrine, se tendront une main fraternelle, en chantant dans une seule et même enceinte sacrée :

« Grosser Gott wir loben dich ;
« Herr, wir preisen deine Stärke ;

« Vor dir neigt die Erde sich
« Und bewundert deine Werke.
« Wie du warst vor aller Zeit,
« So bleibst du in Ewigkeit. » etc.



NOS MÉTHODES ET NOS MOYENS D'ENSEIGNEMENT

(Suite.)

Hauterive, Conférence du dimanche 14 mai 1911.

MESSIEURS ET CHERS ASPIRANTS.

Nous entrons, avec le présent entretien et les suivants, dans le vif de la question.

Afin de vous faire mieux comprendre ce que doivent être les méthodes et les moyens d'enseignement pour répondre aux exigences des temps actuels, il est de toute nécessité que nous nous rappelions dans quel but a été instituée l'école primaire et, d'une manière aussi précise que possible, quelle tâche doit lui être assignée.

Nous serons donc, de la sorte, amenés à développer les points que voici :

1^o Les principaux facteurs d'éducation et d'instruction ;
2^o le but de l'instruction primaire ; 3^o ce que l'on entend, en général, par la méthode et les moyens d'enseignement ; 4^o ce que doit être un bon livre de lecture.

I. On demandait un jour, à un roi de Lacédémone : « Que doivent apprendre les enfants ? — Ce qu'ils doivent faire étant hommes », répondit-il.

Or, tout homme a des devoirs à remplir : 1^o envers Dieu ; 2^o envers lui-même ; 3^o envers sa famille ; 4^o envers son prochain ; 5^o envers sa patrie.

C'est donc en vue de l'accomplissement de ces devoirs qu'il doit être élevé et instruit.

Les principaux facteurs d'éducation qui collaborent à l'accomplissement de cette tâche difficile entre toutes sont : 1^o la famille ; 2^o l'Eglise ; 3^o la société ; 4^o l'Ecole.

La famille est la première des sociétés parfaites parce que la plus naturelle. Elle a existé avant l'Etat dont elle est